

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n°6 – mars 2016 ISSN 2431-1979 <http://lechatmurr.eklablog.com/>

La Chine fête l'Année du Singe 猴

La Chine des poètes et ...des pierres

On sait comment Han Fook, le poète chinois de la nouvelle de l'écrivain de langue allemande, Hermann Hesse, « s'initia lentement à cet art mystérieux qui consiste apparemment à n'exprimer que des choses simples et directes et cependant à remuer ainsi l'âme de l'auditeur à la manière du vent qui agite la surface de l'eau ». Si le cœur de Han Fook « était habité par l'ambition de devenir un poète accompli », celui de Bai Juyi ne l'était pas moins. De ce poète, mort en 846, je vous offre la traduction d'un poème. Roger Caillois aimait lui aussi la Chine. Il en aimait surtout les pierres. Et puis, pour fêter l'« Année du Singe », je vous invite à lire Mo Yan, prix Nobel de littérature.

Dominique Hoizey



© Dominique Hoizey

Roger Caillois et la Chine

Quand le 10 avril 1939, Roger Caillois écrit à Victoria Ocampo : « Mon cœur est content que vous l'ayez embrassé. Aussi, il va bien [...]. C'est un cœur de Chinois [...], de ces gens qui n'aiment que leurs sœurs¹ », la Chine occupe en vérité dans la pensée de l'auteur de *L'homme et le sacré* une place plus sérieuse et plus féconde que celle de simple réservoir à bons mots, comme pourrait le laisser croire cette phrase échappée de sa correspondance. La curiosité qu'il éprouve à cette époque pour la Chine, on en trouve un témoignage dans *Le mythe et l'homme*, paru quelques mois plus tôt. Pour étayer l'idée que « les sociétés ne sont pas plus gouvernées que les individus par les considérations abstraites de justice et de raison ou par les mobiles utilitaires et acquisitifs », et qu'« en elles aussi, règnent les lois passionnelles de la vie² », il évoque la puissante figure du prince de Qin qui unifia les pays chinois en 221 av. J.-C., et que l'histoire connaît sous le nom de Shi Huangdi (Cheu Hoang-Ti), le premier Empereur. De son règne, Roger Caillois lut l'histoire dans la traduction que Léon Wieger avait donnée au début du XX^e siècle de textes historiques relatifs à la Chine antique. Il savait les faits rapportés parés du pittoresque et du prestige que l'éloignement dans le temps et dans l'espace donne aux événements, mais son but n'étant pas de faire œuvre d'historien, et encore moins de sinologue, il préféra laisser leur forme traditionnelle à toutes les données utilisées « n'ignorant pas cependant que certaines d'entre elles appartiennent moins à l'histoire qu'à la liturgie³ ».

SUITE PAGE 2 ⇨

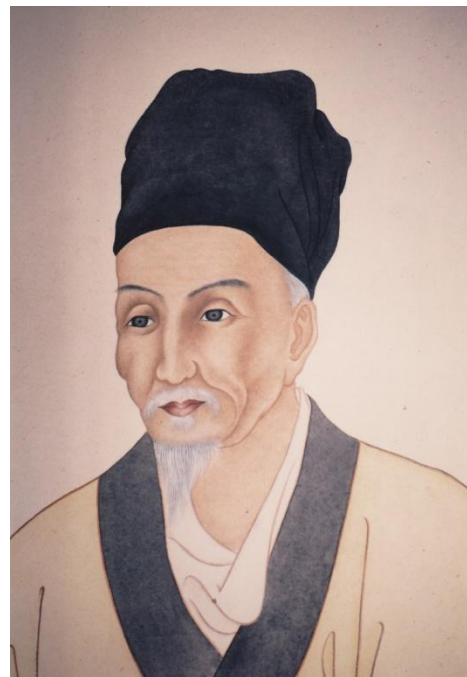


Roger Caillois Photo : Jacques Robert NRF

La Chine est présente à chaque étape de la course de l'auteur du *Fleuve Alphée* dans la houle mouvante de la culture. Elle est là quand dans *Bellone ou La pente de la guerre* il s'interroge sur la fascination que la guerre exerce sur l'esprit humain, elle est là quand dans *Images, images...* il évoque les puissances dont le rêve dispose pour séduire ce même esprit ou pour l'égarer. D'un côté, il voit dans l'antiquité chinoise « une des époques de l'histoire où la guerre fut le plus complètement dominée et pour ainsi dire dénaturée, détournée de sa sauvagerie fondamentale à des rivalités plus raffinées⁴ », de l'autre, à ses yeux, l'inépuisable littérature chinoise « semble avoir exploré systématiquement les problèmes posés par le rêve⁵ ». Ailleurs, dans *Méduse et Cie*, il rapproche l'audace de Marcel Duchamp de s'approprier un objet en le donnant à voir comme œuvre capable de provoquer l'émotion artistique, de ces artistes qui, en Chine, se sont contentés de donner un titre et de signer des plaques de marbre. Se reposant sur le précédent chinois, Roger Caillois a lui-même osé transformer en tableaux des échantillons minéralogiques : « Ni pour la composition, ni pour les couleurs, ni surtout pour cette réussite irremplaçable qui est l'essentiel de l'œuvre d'art, il ne me semble possible de les estimer inférieurs aux résultats les plus subtils de la peinture ambitieuse d'aujourd'hui⁶. »

Roger Caillois partageait avec un peintre chinois du XI^e siècle, Mi Fu (Mi Fou), la même révérence pour les pierres « par-delà les siècles et les méridiens, malgré les oppositions de caractères et de destins⁷ ». La lecture de *Pierres* invite le sinologue à considérer les sources utilisées – Roger Caillois ignorait la langue chinoise et avait recours à des traductions le plus souvent anciennes, parfois inexactes – et à imaginer l'exploitation qu'il aurait pu faire de toute une littérature qui lui était inaccessible. L'une des sources de *Pierres* est le *Bencao gangmu* (*Pen ts'ao kang mou*), le fameux compendium de matière médicale de Li Shizhen, médecin et naturaliste de la Chine du XVI^e siècle. La Chine lui doit, cent cinquante ans avant Linné, d'avoir classé les minéraux, végétaux et animaux constituant la matière médicale chinoise⁸. Les connaissances minéralogiques, minières et métallurgiques rassemblées dans cet ouvrage le rendent digne de figurer à côté du *De re metallica* d'Agricola dans l'histoire de la minéralogie. Ce n'est pas le travail « scientifique » du grand savant chinois qui préoccupe l'auteur de *Pierres* : « Je ne cherche pas à reconnaître des espèces, mais à rendre perceptible le ressort d'une fascination. Dans cette vision un peu hallucinée qui anime l'inerte et dépasse le perçu, il m'a parfois semblé saisir sur le vif une des naissances possibles de la poésie⁹. » Aussi n'est-il attiré que par des pierres étranges ou fabuleuses, comme la mystérieuse

« hirondelle de pierre », un brachiopode fossile connu sous le nom de *Cyrtiospirifer sinensis*, que Li Shizhen prend soin de distinguer d'un chiroptère non identifié qui « ressemble à la chauve-souris, se nourrit du liquide laiteux des stalactites et peut voler¹⁰ ».



Li Shizhen
© Dominique Hoizey

À rêver sur les pierres de la même façon que Mi Fu, Roger Caillois découvre dans leurs symétries et leurs courbes capricieuses « les archétypes cohérents, d'où dérivent non pas la beauté [...] mais les normes permanentes et l'idée même de la beauté [...], l'inexplicable et inutile ajout à la complication du monde, qui fait partager en outre les choses entre belles et laides¹¹ ». Pierre Gascar qualifie l'attitude de Roger Caillois devant le minéral d'intuitive, « pour ne pas dire inspirée¹² », et tant pis s'il

perpète dans *Pierres*, à propos de Mi Fou, un « détestable » mélange de science et de fantaisie. Le sinologue se satisfera de savoir que ces pages ont été écrites pour honorer la mémoire d'un lettré qui aimait les pierres. Il ne reprochera pas à Roger Caillois d'avoir eu recours, comme il l'écrit joliment, « à quelque équivalent littéraire de la *cursive d'herbe*¹³ ».

© Dominique Hoizey

NOTES : 1. Roger Caillois - Victoria Ocampo, *Correspondance*, lettres rassemblées et présentées par Odile Felgine, Stock, 1997. 2. Roger Caillois, *Le mythe et l'homme*, « Folio/Essais », Gallimard, 1987, p. 134. 3. *Ibid.* p. 126. 4. Roger Caillois, *Bellone ou La pente de la guerre*, Fata Morgana, 1994, p. 53. 5. Roger Caillois, *Images, images...*, in *Œuvres*, Quarto/Gallimard, 2008, p. 724. 6. Roger Caillois, *Méduse et Cie*, in *Œuvres, op. cit.*, 2008, p. 507. 7. Roger Caillois, *Pierres*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1076. 8. Sur Li Shizhen, voir Dominique et Marie-Joseph Hoizey, *Histoire de la médecine chinoise*, Payot, 1988, p. 165-174 et Dominique Hoizey, *Li Shizhen, un savant chinois du XVI^e siècle*, ouvrage inédit consultable à la bibliothèque Carnegie (Reims). 9. Roger Caillois, *Pierres*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1039. 10. Li Shizhen, *Bencao gangmu*, Renmin Weisheng Chubanshe, Beijing, 1987. 11. Roger Caillois, *Pierres*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1076. 12. Pierre Gascar, *Portraits et souvenirs*, Gallimard, 1991, p. 51. 13. Roger Caillois, *Pierres*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1065.

L'homme-singe de Mo Yan

📖 Mo Yan, *Professeur singe*, suivi de *Le bébé aux cheveux d'or*

Romans traduits du chinois par François Sastourné et Chantal Chen-Andro, Éditions du Seuil, 2015

Tout le monde connaît en Chine l'histoire du Singe-Roi, Sun Wukong, qui n'avait qu'une idée en tête, « trouver le moyen de rencontrer quelque bouddha, immortel ou saint, et obtenir la recette de longue vie et d'éternelle jeunesse ». Mo Yan ne manque évidemment pas de se référer au *Xiyou ji (La Pérégrination vers l'Ouest)*, le fameux roman de Wu Cheng'en. Si la (re)lecture de ce grand classique de la littérature chinoise s'impose en cette Année du Singe, elle ne doit cependant pas nous détourner de la centaine de pages que Mo Yan, moins ambitieux que son confrère du XVI^e siècle, propose à notre lecture dans un contexte tout autre que celui dans lequel se déroulent les aventures de Beau Singe-Roi. Mo Yan raconte l'histoire d'une transformation, celle de Wang San, professeur d'université, en...singe. La fable a, bien entendu, une morale : « Lorsqu'il apprit la nouvelle de la métamorphose de Wang San, l'auteur ne fut pas trop surpris [...]. Plus tard, lorsqu'il entendit dire que le couple avait disparu, il n'en fut pas autrement étonné non plus : il savait que les intellectuels chinois étaient comme des oiseaux en cage qui, tant qu'ils sont enfermés, ne cessent de pépier [...], mais qui, une fois libérés, reviennent au bout de quelques jours. » Que Wang San soit « en train d'écrire un essai sur *La Métamorphose* de Kafka » n'étonnera personne. Wu Cheng'en, *La Pérégrination vers l'Ouest*, texte traduit, présenté et annoté par André Lévy, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1991, I, p. 20.

Ce que je dois à Alexandra David-Néel

📖 Joëlle Désiré-Marchand, *Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps*, Le Passeur, 2016

À douze ans je découvre dans la bibliothèque paternelle le *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* dont l'un de mes professeurs du collège de Rouen que je fréquentais alors nous lisait à la fin de ses cours des passages qui rapidement me poussèrent à aller plus loin. De fait, je dois à ce livre, plus que les aventures de Tintin en Chine racontées dans le *Lotus bleu* – je ne parle pas de *Tintin au Tibet* qui ne sera publié que quelques années plus tard – ma passion pour la Chine, mais d'abord pour le Tibet, le pays des démons, et c'est sans doute l'un de ces êtres malfaisants qui, jeté à ma poursuite, m'envoûta. Victime donc de je ne sais quel maléfice, je fus frappé d'un mal étrange dont les premiers symptômes prirent la forme d'une curiosité grandissante pour le monde tibétain et, d'une manière générale, pour le bouddhisme. C'est dire combien j'ai été heureux en lisant le livre de Joëlle Désiré-Marchand de reprendre en compagnie de mon exploratrice et orientaliste préférée le chemin de Lhassa où...je n'irai probablement jamais.



Grottes bouddhiques de Yungang

© Dominique Hoizey

Un poème de 白居易 Bai Juyi (772-846)



Tombe de **Bai Juyi** à Longmen
© Dominique Hoizey

C'est à Longmen, près de Luoyang, où il s'était retiré que mourut en 846 l'un des grands poètes de la dynastie des Tang, Bai Juyi. De ce poète fécond, né en 772, il nous reste environ trois mille poèmes dont certains par leur universalité font presque oublier qu'ils ont été composés au IX^e siècle. Ne souffre-t-on pas toujours, quelque part dans le monde, de la faim ou du froid ? J'ai choisi un de ces poèmes « sociaux » qui font de Bai Juyi « non seulement un grand poète, mais un homme attachant¹ ». Je le présente ici dans ma propre traduction².

1. Bai Juyi, *Chant des regrets éternels et autres poèmes*, traduit du chinois et présenté par Georgette Jaeger, « Orphée », La Différence, 1992. 2. Bai Juyi, *Poèmes*, traduit du chinois par Dominique Hoizey, Albédo, 1985.

Mon village dans le grand froid

La douzième lune de la huitième année,
Cinq jours de neige abondante.
Bambous et cyprès meurent tous de froid,
À plus forte raison les gens sans
vêtement !
Quand je regarde les familles de mon
village,
Huit ou neuf sur dix sont pauvres.
Le vent du nord souffle comme une épée,
Ni toile ni ouate pour couvrir les corps.
On brûle herbes et ronces,
On attend tristement accroupi dans la nuit
le lever du jour.

Je comprends maintenant ce qu'est une
année de grand froid,
Extrêmes sont les souffrances des paysans.
Quant à moi pendant ces jours-là,
Je suis dans ma chaumière la porte bien
close.
Avec mes vêtements fourrés et mes
couvertures en soie,
Assis ou couché je suis bien au chaud.
J'échappe par chance à la faim et au froid,
Sans nul besoin de peiner aux champs.
En pensant à tout cela je me sens honteux,
Et me dis : « Quel drôle d'homme je
suis ! »

La leçon de choses de Confucius

Le *Shijing* ou *Livre des poèmes* est le plus ancien recueil poétique de la Chine. On le date du sixième siècle avant notre ère. Confucius (551-479) engageait ses disciples à en étudier le contenu : « Vous y apprendrez les noms de beaucoup d'oiseaux, bêtes, plantes et arbres¹. » Au fait, la lampourde, vous connaissez ?

Je cueille, je cueille la lampourde,
Mon panier n'en est pas plein.
Las, las ! je pense à mon époux,
Mon panier je laisse sur le chemin².

1. *Les Entretiens de Confucius*, « Connaissance de l'Orient », Gallimard, 1987, p. 96. 2. *Le Livre des poèmes*, traduit du chinois par Dominique Hoizey, « Orphée », La Différence, 1994, p. 25.



Confucius

© Dominique Hoizey